

# HOMÉLIE SUR CES MOTS : QUE LE CHRIST SOIT ANNONCÉ

## AVANT-PROPOS

S'il n'est pas tout-à-fait certain que l'homélie suivante ait été prononcée par saint Chrysostome au temps où il combattait à Antioche les anoméens, c'est du moins très vraisemblable, et les rapports des premiers mots de l'exorde avec ce qui est dit dans la cinquième homélie contre les anoméens, du publicain et du pharisien, nous autorisent à le croire. Cette homélie aurait donc été prononcée peu de jours après cette dernière. Or, la cinquième homélie contre les anoméens a précédé immédiatement l'homélie sur saint Philogone, qui fut prononcée cinq jours avant Noël. Si aucune autre homélie n'a été prononcée jusqu'à la fête de Noël, comme le pense avec fondement Tillemont, l'homélie suivante l'aurait été dans les jours qui suivirent cette solennité; par conséquent dans les derniers jours de l'année 386. Voici quel fut le sujet de ce discours.

Les paroles suivantes de l'Apôtre : «Que le Christ soit annoncé ou occasionnellement, ou avec sincérité, je m'en réjouis également,» ayant été lues à l'église et interprétées faussement en ce sens que, peu importait la vérité ou l'hérésie d'une doctrine, pourvu que le Christ fût annoncé. Chrysostome combattit cette erreur monstrueuse et prouva abondamment que telle n'est pas la pensée de Paul. Il apporta à l'appui les faits qui inspirèrent à l'Apôtre ce langage. Tandis que Paul, dit-il, était dans les fers, ses ennemis, pour augmenter contre lui la rage de Néron et précipiter sa perte, se mirent à prêcher la véritable et sainte doctrine dans l'espérance que, le nombre des disciples étant augmenté, le tyran traiterait l'Apôtre avec plus de cruauté. C'est à ce sujet, dit Chrysostome, que Paul s'écriait : «Que le Christ soit annoncé occasionnellement, ou avec sincérité, je m'en réjouis également.» (Ph 1,18) On trouve quelques réflexions, au commencement de cette homélie sur l'humanité, et à la fin sur la nécessité et les avantages de la prière.

## HOMÉLIE

Contre ceux qui abusent du mot de l'Apôtre : «Que le Christ soit annoncé occasionnellement ou avec sincérité.» – De l'humilité.

1. En vous entretenant dernièrement du pharisien et du publicain, et en vous montrant les deux chars traînés par le vice et par la vertu, nous vous avons fait voir combien l'humilité était profitable et l'orgueil funeste. La justice, les jeûnes, les dîmes, enchaînés au char de l'orgueil, restèrent en arrière, l'humilité, au contraire, jointe au péché, passa devant le char du pharisien, bien que dirigée par un écuyer vicieux. Quoi de pire que le publicain ? Et cependant parce qu'il fut contrit en son âme, et qu'il se proclama pécheur comme il l'était en réalité, il dépassa le pharisien qui pouvait alléguer ses jeûnes et ses dîmes, et qui n'avait aucun vice extérieur. Pourquoi et comment ? Parce que, quoique exempt d'avarice et de rapines, le pharisien avait l'arrogance et l'orgueil, père de tous les maux enracinés dans son âme. Aussi Paul nous donne-t-il cet avis : «Que chacun éprouve son œuvre; et alors il aura sa gloire en lui-même et non dans autrui.» (Gal 6,4) Mais le pharisien se présenta en accusateur de la terre entière, et il prétendit être meilleur que tous les autres hommes. Ne se fût-il préféré qu'à dix, qu'à cinq, qu'à deux, qu'à un seul homme, cette prétention eût été insupportable. Or, non content de se préférer à toute la terre, il accusa encore tous ses semblables. Voilà pourquoi il n'a pu fournir jusqu'au bout sa carrière. Tel un navire, après avoir bravé la fureur des vagues, échappé à de nombreuses tempêtes, venant à donner, à l'entrée du port, contre un écueil, sombre avec les trésors qu'il renferme; tel ce pharisien, après avoir supporté les labeurs du jeûne et de toutes les autres vertus, pour n'avoir pas retenu sa langue, fit naufrage à l'entrée du port. Car se retirer de la prière, où il aurait dû trouver tant d'avantages, à des conditions aussi tristes, c'était bien réellement faire naufrage dans le port.

2. Instruits sur ce point, mes bien-aimés, fussions-nous montés au faite de la vertu, mettons-nous au dernier rang, persuadés que l'orgueil est capable de précipiter des cieus eux-mêmes, celui qui ne se tiendrait pas sur ses gardes, tandis que l'humilité est capable de tirer de l'abîme des péchés et de replacer à une grande hauteur celui dont les sentiments sont pleins de modération. C'est l'humilité qui donna au publicain le pas sur le pharisien. L'orgueil et l'arrogance triomphèrent de la puissance incorporelle des anges, au lieu que l'humilité et la reconnaissance de ces propres crimes introduisirent le larron dans le paradis avant les apôtres. Si l'aveu de ses péchés est le principe d'une telle confiance, ceux qui, ayant fait beaucoup de bien, humilient néanmoins leur âme, quelle couronne n'obtiendront-ils pas ? Si l'humilité jointe au péché imprime au char une course telle, qu'elle l'emporte aisément en rapidité sur celle de la justice unie à l'orgueil; lorsque vous mettrez ensemble la justice et l'humilité, où n'atteindront-elles pas ? Quels cieus ne franchiront-elles pas ? Certainement elles s'élèveront avec confiance à travers les anges jusqu'au trône même de Dieu. Par contre, si l'orgueil enchaîné avec la justice au même joug, par sa pesanteur excessive et sa funeste influence, a pu détruire la vertu de la justice; lorsqu'il sera joint au péché, dans quel abîme ne précipitera-t-il pas celui qui en sera possédé ? Je parle ainsi, non pour que nous négligions la justice, mais pour que nous évitions l'orgueil; non pour que nous commettions le péché, mais pour que nous agissions avec modération. Le fondement de notre philosophie, à nous c'est l'humilité. Vous avez beau bâtir étages sur étages, multiplier les aumônes, les prières, les jeûnes et tous les actes de vertu, si l'humilité n'en est pas le fondement, c'est inutilement, c'est en vain que vous aurez bâti, votre édifice croulera aussi facilement que la maison bâtie sur le sable, dont parle l'Evangile. Il n'est aucune de nos bonnes œuvres à laquelle l'humilité ne soit indispensable; il n'en est aucune qui puisse sans elle subsister. Parleriez-vous de la tempérance, de la virginité, du mépris des richesses et de ce que vous voudrez, tout est impur, souillé, abominable, en l'absence de l'humilité. Attachons-nous donc en toute circonstance à cette vertu, dans nos paroles, dans nos œuvres, dans nos désirs, et ne bâtissons que sur ce fondement.

3. Mais en voilà bien assez sur l'humilité, quoique ce sujet soit bien loin d'être traité comme il mérite de l'être, personne n'étant capable de célébrer dignement ses louanges; ceci néanmoins suffit pour éclairer votre charité. Je sais fort bien que ce peu de mots vous a déterminés à la pratiquer avec ardeur. Mais, comme il est nécessaire d'expliquer et d'éclaircir la parole de l'Apôtre, dont on a fait lecture aujourd'hui, et dans laquelle plusieurs trouvent un prétexte de négligence, pour les détourner d'y chercher une excuse à leur insouciance pour leur salut, transportons le discours sur ce point. Quelle est donc cette parole : «Le Christ est

prêché, ou bien occasionnellement, ou bien avec sincérité ...» (Phil 1,18) Ce texte, bien des gens en usent avec légèreté, sans réflexion et sans avoir lu, ni ce qui précède, ni ce qui suit; l'isolant de la suite des idées, ils le présentent aux indifférents pour la perte de leurs propres âmes, Comme ils s'efforcent d'éloigner ces derniers de la véritable foi, les voyant effrayés et tremblants devant le danger d'une pareille conduite, pour dissiper leur frayeur, ils mettent en avant le mot de l'Apôtre et disent : Paul le permet en ces termes : «Peu importe que le Christ soit annoncé occasionnellement ou avec sincérité.» Mais cela n'est pas vrai; non, cela n'est pas vrai. Et d'abord, l'Apôtre n'a pas dit : Que le Christ *soit* annoncé; mais : le Christ *est* annoncé, ce qui est bien différent. Ce mot, que le Christ *soit* annoncé, est un ordre formel; cet autre, le Christ *est* annoncé, est le mot de l'homme qui raconte un fait. Que Paul ne décrète pas la légitimité des hérésies, et qu'il en éloigne tous ceux qui lui obéissent, ces paroles vous le prouveront : «Si quelqu'un vous annonçait un Evangile différent de celui que vous avez reçu, qu'il soit anathème; serait-ce moi ou un ange ou ciel.» (Gal 1,8-9) Or, il n'aurait pas prononcé l'anathème contre lui-même et contre un ange, s'il eût cru la chose indifférente. «Je vous aime, disait-il encore, pour Dieu, d'un amour de jalousie. Je vous ai fiancés comme une chaste vierge à un unique époux. Mais, de même que le serpent séduisit Eve par ses artifices, je crains que vos sens ne se corrompent et ne dégèrent de la simplicité qui est selon le Christ.» (II Cor 11,2-3) Le voilà qui parle de simplicité, et qui néanmoins n'accorde point d'excuse. S'il l'eût accordée, il n'y aurait pas eu de péril; s'il n'y avait pas eu de péril, Paul n'aurait rien redouté. Le Christ non plus n'aurait point ordonné de jeter l'ivraie au feu, s'il eût été indifférent d'écouter celui-ci ou celui-là, s'il eût été permis de les écouter tous également.

4. Quel est donc le sens de ce texte ? Je vous exposerai tout le sujet en le prenant d'un peu plus haut; car il faut savoir dans quelles circonstances se trouvait Paul lorsqu'il écrivait ces mots. Dans quelles circonstances était-il donc ? Il était en prison, chargé de chaînes et exposé aux plus graves périls. Et où en est la preuve ? Dans cette même Epître. Il avait dit, en effet, plus haut : «Je suis bien aise de vous apprendre, mes frères, que ce qui m'arrive a beaucoup servi au progrès de l'Evangile, en sorte que mes fers sont devenus célèbres dans tous les prétoires et partout ailleurs, pour la gloire du Christ, et que plusieurs de nos frères en notre Seigneur, encouragés par mes liens, sont devenus plus hardis, annonçant la parole de Dieu sans crainte.» (Phi 1,12-14) C'était Néron qui l'avait jeté alors en prison. De même qu'un voleur s'introduit dans une maison durant le sommeil des habitants; et si, tandis qu'il enlève tout ce qu'il trouve, il voit quelqu'un allumer un flambeau, il éteint la lumière et se défait de celui qui la porte, afin de dérober et de piller ensuite en toute liberté; ainsi Néron César, pareil à un voleur qui ne recule pas devant l'effraction, tandis que les hommes étaient plongés dans le sommeil profond et léthargique, ravissait les biens d'autrui, déshonorait le mariage, bouleversait les familles, donnait en spectacle toute sorte de vices; lorsque, voyant Paul allumer son flambeau sur la terre, répandre la parole de la doctrine, flétrir sa perversité, il s'efforça d'éteindre ce flambeau, de se défaire de ce docteur, afin de pouvoir agir ensuite en toute liberté, et chargeant, notre saint de chaînes, il le plongea dans un cachot. C'est alors que le bienheureux Paul écrivit les paroles qui nous occupent.

Qui ne serait dans la stupeur et dans l'admiration, ou plutôt qui pourrait admirer avec le saisissement convenable cette âme généreuse, vaste comme le ciel, cet apôtre qui, enchaîné et prisonnier à Rome, écrivait aux Philippiens, à une aussi grande distance; car vous savez l'intervalle qui sépare Rome de la Macédoine ! Mais ni la longueur de la route, ni la durée du temps, ni l'embarras des affaires, ni les dangers et les maux continuels qui le menaçaient, rien en un mot ne lui dérobaient l'affection et le souvenir de ses disciples, il les avait tous présents à la pensée. Les fers liaient moins étroitement ses mains que l'amour de ses disciples ne liait et n'enchaînait son âme. C'est ce qu'il déclarait au commencement de cette Epître : «Je vous porte tous dans mon cœur, au milieu des chaînes que j'endure pour la défense et l'affermissement de l'Evangile.» (Phil 1,7) Semblable à un prince qui, montant dès l'aurore sur son trône, et s'asseyant au milieu de sa cour, reçoit aussitôt de tout côté une infinité de lettres, Paul, assis dans sa prison comme dans un palais, en recevait et en envoyait encore plus; les nations soumettaient de toute part leurs affaires à sa sagesse. D'ailleurs il expédiait bien plus d'affaires que l'empereur lui-même, parce qu'il était chargé d'un empire beaucoup plus considérable. Ce n'était pas seulement les habitants de l'empire romain, mais tous les barbares, mais la terre et la mer, que Dieu lui avait remis entre les mains. Il écrivait lui-même aux fidèles de Rome en ces termes : «Je ne veux pas que vous ignoriez, mes frères, que je me suis souvent proposé d'aller au milieu de vous, pour obtenir quelques fruits parmi vous comme parmi les autres nations; mais j'en ai été empêché jusqu'à ce jour. Je me dois aux Grecs et aux barbares, aux savants et aux ignorants.» (Rom 1,13-14) Il était donc tous les jours

préoccupé des Corinthiens, des Macédoniens, des Philippiens, des Cappadociens, des Galates, des Athéniens, des habitants du Pont, en un mot de tous les hommes; ainsi chargé de la terre entière, il ne songeait pas seulement aux nations, mais encore à un simple particulier, il écrivait une Epître tantôt au sujet d'Onésime, tantôt au sujet du Corinthien impudique. Il ne regardait pas dans le pécheur ou bien dans celui qui avait besoin de lui, un simple individu; il y voyait un homme, cet être si cher à Dieu et pour lequel le Père n'a pas épargné son propre Fils.

5. Ne me dites pas que cet homme est un esclave fugitif, un voleur, un brigand, qu'il est chargé de mille crimes, ou bien qu'il est pauvre, méprisé, obscur et sans considération aucune; songez plutôt que le Christ est mort pour lui, et il ne vous en faudra pas davantage pour lui accorder toute votre sollicitude : songez quel doit être cet homme que le Christ a honoré au point de n'avoir pas épargné pour lui son propre sang. Si un prince consentait à donner sa vie pour un de ses semblables, nous ne rechercherions pas, ce me semble, d'autres raisons pour montrer combien cet homme était estimé et chéri du monarque; la mort de celui-ci suffirait pour déclarer l'affection qu'il lui portait. Or, ce n'est point un homme, ni un ange, ni un archange, mais le souverain même des cieux, le Fils unique de Dieu, revêtu d'une chair, qui s'est livré pour nous. Ne ferons-nous donc pas tout ce qui dépend de nous pour environner de nos égards des hommes qui ont été honorés à ce point ? Et quelle serait notre justification, quelle serait notre excuse ? C'est l'enseignement que Paul nous donnait dans ces paroles : «Ne perdez point pour un peu de nourriture celui pour lequel le Christ est mort.» (Rom 14,15) Désirant fléchir ceux qui méprisaient leurs frères et dédaignaient leurs faiblesses, les remplir de zèle et de sollicitude envers le prochain, pour tout motif, il leur offrait la mort du Seigneur. Il était donc plongé dans une prison, lorsqu'il écrivait aux Philippiens, à une grande distance. Telle est la charité selon Dieu; aucun obstacle humain ne l'arrête, car elle a ses racines et sa récompense dans les cieux. Et que dit l'Apôtre : «Je veux que vous sachiez, mes frères.» (Phil 1,12) Voyez-vous sa prévoyance pour ses disciples ? Voyez-vous la sollicitude du maître ? Ecoutez aussi quelle a été la tendresse des disciples à son égard, et vous apprendrez à chercher le secret de leur courage invincible dans leur union étroite et réciproque. «Si un frère soutenu par son frère est comme une ville forte,» (Pro 18,19) à plus forte raison ces hommes, unis par les liens de la charité, devaient-ils repousser toutes les embûches de l'esprit du mal. Que Paul fût attaché à ses disciples, inutile de le démontrer davantage et même de le dire, puisque au milieu même de ses chaînes il était préoccupé d'eux, et que tous les jours, consumé par sa tendresse, il mourait en quelque sorte pour eux.

6. Que les disciples de Paul eussent pour lui un dévouement à toute épreuve, les femmes aussi bien que les hommes, ce qu'il dit de Phébée vous le montrera : «Je vous recommande Phébée, notre sœur, qui est au service de l'Eglise à Cenchrée, afin que vous la receviez au nom du Seigneur d'une manière digne des saints, et que vous l'assistiez dans toutes les choses où elle pourrait avoir besoin de vous; car elle en a secouru plusieurs, et moi en particulier.» (Rom 16,3-4) Ainsi, d'après son propre témoignage, le dévouement de Phébée pour lui était allé jusqu'à l'assister. Priscille et Aquilas allèrent jusqu'à braver la mort par dévouement pour Paul : l'Apôtre écrit à ce sujet : «Aquilas et Priscille vous saluent, eux qui, pour me sauver la vie, ont évidemment exposé leur tête à la mort.» (Rom 16, 3-4) Il écrivait à propos d'un autre aux Philippiens : «Il a affronté de près la mort, exposant sa vie pour me rendre les services que vous ne pouviez me rendre vous-mêmes.» (Phil 2,30) C'est ainsi que les disciples aimaient leur maître; c'est ainsi qu'ils mettaient son repos au-dessus de leur propre vie. Voilà pourquoi aucun d'eux ne fut jamais vaincu. Si je tiens ce langage, ce n'est pas seulement pour qu'il frappe vos oreilles, mais pour que nous le réduisions en pratique. Je m'adresse à la fois et aux subordonnés et aux magistrats, afin que les disciples entourent leurs maîtres d'un vif intérêt, et que les maîtres manifestent à leurs inférieurs, non seulement en leur présence, mais encore en leur absence, une tendresse égale à celle de Paul. Car l'Apôtre, ne voyant dans l'univers qu'une seule et même maison, songeait au salut de tous les hommes, et, oubliant ses chaînes, ses tribulations, ses souffrances, ses privations, il demandait et recherchait chaque jour quel était l'état de ses disciples. Bien souvent il envoyait pour ce seul motif, tantôt Timothée, tantôt Tichyque. Il dit de celui-ci qu'il envoie, «afin qu'il sache ce qui vous concerne et qu'il console vos cœurs.» (Ep 6,22) «Je l'ai envoyé vers vous, dit-il de Timothée, ne pouvant plus y tenir, dans la crainte que le tentateur ne vous ait séduits.» (I Th 3,5) Ailleurs, c'est Tite qu'il envoie; ailleurs, c'est un autre. Comme plus d'une fois, sa captivité le retenant dans un lieu déterminé, ne lui permettait pas d'entretenir ceux qu'il aimait de toute son âme, il les entretenait par ses disciples.

7. Chargé de fers, il écrivait donc aux Philippiens : «Je veux que vous sachiez, mes frères.» Il traite de frères ses disciples. C'est qu'il est dans la nature de la charité de repousser toute inégalité, de n'admettre ni supériorité, ni excellence, et d'inspirer à celui qui est le plus élevé de tous, la pensée de se rabaisser au-dessous de tous. Ainsi en agissait Paul. Mais écoutons ce dont il veut les instruire. «Les choses qui m'arrivent, dit-il, ont beaucoup servi au progrès de l'Évangile.» (Phil 1,12) – Dites-moi donc comment et de quelle manière ? Est-ce que vous avez été délivré de vos fers ? Est-ce que vous avez déposé vos chaînes, et que vous prêchez l'Évangile en toute liberté ? Seriez-vous entré dans l'Église, y auriez-vous prononcé de longs et nombreux discours sur la foi, et vous seriez-vous retiré après avoir fait un grand nombre de disciples ? Auriez-vous ressuscité des morts, et seriez-vous l'objet d'une admiration générale ? Auriez-vous guéri les lépreux, à la stupéfaction de tout le monde ? Auriez-vous chassé les démons, et cela vous aurait-il grandi ? – Il n'y a rien de tout cela, répond-il. – Et comment alors l'Évangile a-t-il fait des progrès ? Dites-le nous. – «C'est que mes chaînes, ajoute-t-il, sont devenues célèbres dans le prétoire et partout ailleurs, pour la gloire du Christ.» (Phil 1,13) Que signifient ces paroles ? Est-ce là ce progrès, est-ce là ce développement, est-ce là cet accroissement de l'Évangile, que tout le monde soit instruit de votre captivité ? – -Oui, dit-il. Écoutez ce qui suit pour apprendre que les fers, loin d'être un obstacle, sont le principe d'une hardiesse plus grande. – «Plusieurs de nos frères, poursuit l'Apôtre, encouragés par mes liens, sont devenus plus hardis et prêchent sans crainte la parole de Dieu.» (Phil 1,14) – Que dites-vous là, ô Paul ? Quoi ! vos fers auraient inspiré de la hardiesse et non de la frayeur, de l'amour et non de la crainte ! Mais ce langage n'a rien de naturel ! – Je ne l'ignore pas ! répond-il. Ceci n'arrive pas conformément à l'ordre des choses humaines; ce sont des œuvres au-dessus de la nature et issues de la grâce divine. – Ainsi donc, une chose qui aurait inspiré aux autres de la frayeur, augmentait ici la hardiesse. Un guerrier qui, s'emparant du général ennemi et le chargeant de liens, ferait connaître sa capture, déterminerait l'armée entière à prendre la fuite. De même, éloigner un berger du troupeau, c'est faciliter la dispersion des brebis. Il n'en était pas ainsi pour Paul; c'était plutôt le contraire : le général était enchaîné, et les soldats n'en avaient que plus d'ardeur, et ils n'assaillaient les ennemis qu'avec plus d'impétuosité. Le berger était mis en captivité, et les brebis ne périssaient pas, et elles n'étaient pas dispersées.

8. A-t-on jamais vu, a-t-on jamais ouï dire que les épreuves de leur maître aient procuré aux disciples de plus vives consolations ? Comment n'ont-ils point été saisis de crainte et de frayeur ? Comment n'ont-ils pas dit à l'Apôtre : «médecin, guéris-toi toi-même ?» (Luc 4,23) Dérobe-toi aux maux qui te pressent, et puis tu nous combleras de biens. Comment ne lui ont-ils pas tenu ce langage ? Pourquoi ? Parce que la grâce de l'Esprit leur avait appris que ces choses n'étaient point le résultat de la faiblesse, mais d'une permission du Christ, afin que la vérité brillât d'un plus vif éclat, qu'elle grandit au milieu des chaînes, des cachots, des tribulations, des mauvais traitements et qu'elle atteignit une plus grande hauteur. C'est ainsi que la vertu du Christ attend de la faiblesse sa perfection. Si la captivité eût entraîné la chute de Paul, eût amolli son courage, ou bien celui de ses partisans, il faudrait alors être dans l'anxiété. Mais si elle lui a inspiré un courage plus grand et l'a conduit à une gloire plus haute, c'est le lieu d'être dans l'admiration et la stupeur, à la vue de l'éclat que donnait aux disciples, une chose aussi ignominieuse, et de la hardiesse et des consolations dont remplissait tous les fidèles, une circonstance qui sème ordinairement la crainte. Qui n'eût considéré Paul avec saisissement en le voyant chargé de fers ? C'est de alors surtout que les démons prenaient la fuite, quand ils le voyaient plongé dans son cachot. Jamais diadème n'a donné au front impérial, la splendeur que donnaient ses chaînes aux mains de l'Apôtre, non suivant les lois de la nature, mais à cause de la grâce, dont ses mains reflétaient l'éclat. De là, pour les disciples, de touchantes consolations. Le corps de leur maître leur apparaissait couvert de liens, mais sa langue n'était pas enchaînée; ses mains étaient garrottées, mais sa parole était libre, et elle parcourait l'univers, plus rapide que les rayons du soleil. Et les disciples étaient surtout consolés d'apprendre par l'expérience, que les épreuves présentes ne sont point des maux. En effet, quand une âme se trouve véritablement sous l'empire d'un sentiment et d'un amour divins, elle devient insensible à toutes les choses de ce monde. Et de même que les fous affrontent sans pâlir le fer, le feu, les bêtes, les flots, de même les fidèles, en proie, pour ainsi parler, à une folie spirituelle et sublime, à une folie dont le détachement était le principe, se riaient de toutes les choses visibles. Aussi, à la vue de leur maître dans les fers, ils étaient transportés d'une plus vive allégresse, prouvant à leurs adversaires, par les faits eux-mêmes, qu'ils étaient absolument inexpugnables et invincibles.

9. C'est dans un tel état de choses que certains ennemis de Paul, pour lui susciter une guerre plus acharnée et animer le tyran d'une fureur plus vive à son égard, feignirent de prêcher l'Évangile, et prêchèrent en effet la droite et saine doctrine, afin d'en accroître la puissance : s'ils agissaient ainsi, ce n'était pas pour répandre la semence de la foi, mais afin qu'à cette nouvelle du développement de la prédication et des progrès de nos croyances, Néron condamnât plus promptement Paul au dernier supplice. On enseignait donc des deux côtés, et du côté des disciples de Paul, et du côté de ses ennemis. Les uns enseignaient avec sincérité, les autres dans un esprit de querelle et par haine pour Paul. Il le disait lui-même en ces termes : «Quelques-uns prêchent le Christ par esprit d'envie et de contention;» (Phil 1,15) il parlait de ses ennemis. «D'autres prêchent le Christ par dévouement,» disait-il, parlant de ses propres disciples. «Il y en a, poursuit-il, au sujet des premiers, qui prêchent par jalousie,» sans pureté d'intention, sans sincérité, «mais dans l'espoir de me susciter au milieu de mes fers une plus grande affliction; d'autres le font par charité.» Il revient ici à ses disciples : «Sachant que j'ai été établi pour la défense de l'Évangile, qu'importe, pourvu que le Christ soit prêché, qu'il le soit occasionnellement, ou qu'il le soit avec sincérité ?» (Ibid., 16-18) C'est donc sans motif et sans raison que l'on applique ce texte aux hérésies : ceux qui prêchaient alors ne prêchaient pas des croyances corrompues, mais la droite et saine doctrine. S'ils eussent prêché des croyances corrompues et une doctrine opposée à celle de Paul, ils ne seraient pas ainsi arrivés à leurs fins. Et que voulaient-ils donc ? Ils voulaient, par le développement de la foi, en multipliant les disciples de l'Apôtre, pousser Néron à des mesures plus rigoureuses. Or, s'ils eussent prêché une doctrine différente, ils n'auraient point augmenté le nombre des disciples de Paul : ce moyen-là faisant défaut, ils n'irritaient plus le tyran. Ainsi, l'Apôtre ne dit point qu'ils répandaient une doctrine de perdition, mais que le motif pour lequel ils prêchaient était un motif pervers. Autre chose est de déterminer le prétexte de la prédication, autre chose d'avancer que cette prédication est pernicieuse. La prédication est pernicieuse lorsqu'elle enseigne des croyances remplies d'erreurs. Mais le prétexte en est pervers lorsque, la doctrine étant saine, ceux qui la prêchent, au lieu de le faire pour Dieu, le font par esprit de haine et pour capter la faveur des hommes.

10. L'apôtre ne dit donc pas que ses ennemis répandaient des hérésies, mais qu'en prêchant la doctrine ils ne la prêchaient ni avec des vues droites, ni par zèle pour la piété. Comme ils le faisaient, non pour étendre le règne de l'Évangile, mais pour attirer la guerre contre lui, pour l'exposer à de plus graves dangers, c'est à cause de cela que Paul leur adresse des reproches. Et remarquez avec quelle précision il s'exprime : «Ils espèrent, dit-il, susciter de l'affliction à mes fers;» (Phil 1,17) Il ne dit pas : *Ils suscitent*, mais, «Ils espèrent susciter.» ils pensent ...; montrant par là que, si telle est leur pensée, tels ne sont pas à lui ses sentiments, et qu'il se réjouit de l'accroissement de la prédication. Aussi ajoute-t-il : «Au contraire, je m'en réjouis, et je m'en réjouirai.» (Ibid., 18) Or, si les enseignements de ces prédicateurs eussent exprimé l'erreur, de façon à favoriser l'introduction des hérésies, Paul n'aurait pu s'en réjouir; mais parce que leur doctrine était saine et légitime, l'Apôtre s'écrie : «Je m'en réjouis, et je m'en réjouirai.» Sans doute ils travaillent à leur propre perte, en agissant de la sorte par esprit de haine; mais, ils augmenteront malgré eux le succès de ma cause. – Voyez-vous la grandeur de la puissance de Paul, et avec quelle supériorité il brave toutes les ruses du démon; non seulement il les défie, mais il prend le démon lui-même dans ses propres pièges. Grande était assurément la noirceur du diable et la perversité de ses ministres, car, tout en paraissant partager les mêmes croyances, ils se proposaient d'étouffer l'Évangile. Mais «celui qui enveloppe les sages dans leurs propres filets» n'a pas permis qu'il en fût ainsi. (I Cor 3,19) Ce que Paul déclarait en ces termes : «Il est plus avantageux pour vous que je demeure en cette vie, et, dans cette persuasion, je ne doute pas que je ne demeure, et même assez longtemps, avec vous tous.» (Phil 1,24-25) On désire me ravir à la vie présente, et l'on ne néglige rien pour y arriver; mais, dans votre intérêt, Dieu ne le souffrirait pas.

11. Gravez avec soin toutes ces choses dans votre mémoire, afin que les personnes qui font un emploi téméraire et insensé des Écritures, et qui en usent pour la perte du prochain, vous puissiez les redresser en toute sagesse. Il nous sera aisé de nous souvenir de ces enseignements et d'éclairer nos frères, si nous ne cessons de recourir à la prière, et de supplier Dieu, qui donne la parole de la sagesse, de nous donner aussi l'intelligence pour la saisir, de telle sorte que nous conservions fidèlement et inviolablement la garde de ce dépôt spirituel. Bien souvent ce que nous ne saurions faire par nos propres efforts, nous parvenons à le faire sans peine en recourant à la prière, mais à une prière, continue. Car il nous faut prier toujours, et sans relâche, que nous soyons dans les épreuves ou dans la paix, dans la prospérité ou dans l'adversité : quand nous sommes au sein de la paix et de la prospérité, afin

d'en obtenir la possession solide et durable, et de ne pas en être précipités; quand nous sommes au sein des épreuves et des adversités, afin d'obtenir un changement favorable et d'être transportés au milieu du calme et du repos. Jouissez-vous du repos ? priez donc le Seigneur de le mettre à l'abri de ces vicissitudes. Voyez-vous la tempête qui vous menace ? suppliez-le avec ferveur d'éloigner l'orage et de faire succéder le calme à la tourmente. Avez-vous été exaucé ? remerciez Dieu de vous avoir exaucé. Ne l'avez-vous pas été ? insistez afin qu'il vous écoute. Bien que Dieu diffère quelquefois de nous exaucer, il ne le fait ni par haine, ni par aversion, il se propose seulement, par ce délai, de nous retenir plus longtemps auprès de lui; imitant en cela ces parents qui, par tendresse, différeront d'accorder à leurs enfants trop indifférents ce qu'ils demandent pour les retenir auprès d'eux. Vous n'avez pas besoin de protecteurs auprès de Dieu, ni de nombreuses démarches, ni de flatteries serviles : seriez-vous dans l'isolement, sans protection aucune, il vous suffira de prier vous-même le Seigneur pour en être infailliblement écouté. Il se laisse moins fléchir par les prières d'autrui que par nos propres prières, de quelques crimes que nous soyons chargés. D'ailleurs, lorsqu'à force de nous montrer le matin, à midi, sur le soir, aux yeux des hommes que nous aurons bien des fois offensés, nous parvenons sans peine par la constance de cette conduite, et en nous offrant aussi souvent à leurs regards, à dissiper leur ressentiment, à plus forte raison en sera-t-il de même auprès de Dieu.

12. Mais vous en êtes indigne ? devenez-en digne à force de persévérance. Que la persévérance puisse nous rendre tels que Dieu obtempère plutôt à vos prières qu'aux prières de nos intercesseurs; qu'en différant de nous exaucer, il se propose, non de nous décourager, ni de nous renvoyer les mains vides, mais de nous traiter avec plus de libéralité; ces trois points, la parabole qui vous a été lue aujourd'hui me permettra, je l'espère, de vous les démontrer. La Chananéenne s'approche du Christ, l'implore pour sa fille que le démon tourmente, et s'écrie avec force : «Ayez pitié de moi, Seigneur, car ma fille est cruellement tourmentée par le démon.» (Mt 15,22) C'est une femme étrangère, barbare, et n'appartenant par aucun lien à la nation juive; qu'est-elle autre chose qu'une chienne, et dès lors indigne d'obtenir ce qu'elle demande ? «Il n'est pas bon, répond le Sauveur, de prendre le pain des enfants et de le donner aux chiens.» (Ibid., 26) Et pourtant elle en devint digne par sa persévérance. Non seulement le Sauveur l'éleva à la noblesse des enfants, mais encore la combla d'éloges, et lui dit en la renvoyant : «Ô femme, votre foi est bien grande; qu'il soit fait comme vous voulez.» (Ibid., 28) Devant ces paroles du Christ : *Votre foi est bien grande*, ne demandez pas d'autre preuve de la grandeur d'âme de cette femme. La voyez-vous, à force de persévérance, effacer son indignité ? Désirez-vous savoir comment nous serons plutôt exaucés en priant nous-mêmes qu'en recourant à des intercesseurs ? Elle cria, et les disciples s'approchant, dirent : «Renvoyez-la, car elle crie après nous.» (Ibid., 23) Et Jésus leur répondit : «Je n'ai été envoyé qu'aux brebis perdues de la maison d'Israël.» (Ibid., 24) La Chananéenne s'étant avancée d'elle-même, persistant à crier et disant : «C'est vrai, Seigneur, mais les petits chiens mangent ce qui tombe de la table de leurs maîtres,» le Sauveur tressaillit et répondit : «Qu'il vous soit fait comme vous voulez.» (Ibid., 27-28)

Vous le voyez, quand les disciples le supplièrent, il demeura inflexible, quand la femme qui réclamait ce bienfait cria elle-même, il le lui accorda. Aux premiers il dit : «Je n'ai été envoyé qu'aux brebis perdues de la maison d'Israël,» mais à la Chananéenne : «Votre foi est bien grande; qu'il vous soit fait comme vous le voulez.» De plus, tout d'abord, dès le commencement de la demande, il ne répondit rien. Quand il eût été imploré une, deux et trois fois, alors il lui donna ce qu'elle demandait; nous enseignant par là qu'il avait différé, non dans l'intention de la repousser, mais pour nous donner en exemple la patience de cette femme. En effet, s'il eût eu dans ce délai la pensée de la repousser, il ne l'aurait pas exaucée à la fin. C'est parce qu'il se proposait de nous montrer à tous sa philosophie, qu'il gardait le silence. Qu'il l'eût exaucée dès le principe, et nous aurions ignoré la constance de cette femme. «Renvoyez-la, disaient les disciples, car elle crie après nous.» Que répond le Christ ? – Vous entendez sa voix : pour moi, je vois sa pensée, je sais ce qu'elle va dire. Je ne veux pas laisser inconnu le trésor caché dans son âme : si j'attends et si je me tais, c'est pour découvrir ce trésor, le mettre sous vos yeux, et le montrer à tous les regards.

13. Pénétrés de ces enseignements, fussions-nous dans le péché et indignes de toute faveur, ne perdons pas courage, puisque nous savons que nous pourrions par la persévérance nous rendre dignes d'être exaucés. Si nous sommes dans l'isolement et sans protection, n'en soyons pas abattus, sachant que c'est une protection puissante d'aller par soi-même à Dieu avec une vive confiance. Attend-il, diffère-t-il de nous exaucer, point de défaillance, sachant que ce délai et ce retard sont un gage de sa sollicitude et de sa charité. Si nous nous

persuadons bien ces vérités, si nous allons à Dieu avec une âme contrite, une volonté ardente, généreuse et des sentiments semblables à ceux de la Chananéenne, quand nous serions des chiens, quand nous aurions commis n'importe quel crime, nous effacerons nos propres fautes, et nous acquerrons un crédit assez grand pour protéger nos frères. Ainsi la Chananéenne ne recueillit pas seulement la confiance et les éloges du Seigneur, elle put encore arracher sa fille à d'intolérables maux. Rien, en effet, rien n'est comparable en puissance à une franche et ardente prière; c'est la prière qui dissipe les périls présents et nous soustrait aux châtiments qui nous menacent; afin donc de passer dans la paix cette vie terrestre, et d'aborder en toute sécurité l'autre vie, appliquons-nous sans cesse à la prière avec zèle et ferveur. De cette manière nous parviendrons à posséder les biens qui nous sont promis, et à cueillir le fruit de nos magnifiques espérances. Puisse nous tous en jouir par la grâce, l'amour et la miséricorde de notre Seigneur Jésus Christ, avec lequel gloire, honneur, puissance soient au Père, en l'unité du saint Esprit, dans tous les siècles des siècles. Amen.